

DANIEL PENNAC

LE CAS
MALAUSSÈNE

I

Ils m'ont menti

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- AU BONHEUR DES OGRES (« Folio », n° 1972).
LA FÉE CARABINE (« Folio », n° 2043).
LA PETITE MARCHANDE DE PROSE (« Folio », n° 2342). Prix du Livre Inter 1990.
COMME UN ROMAN (« Folio », n° 2724).
MONSIEUR MALAUSSÈNE (« Folio », n° 3000).
MONSIEUR MALAUSSÈNE AU THÉÂTRE (« Folio », n° 3121).
MESSIEURS LES ENFANTS (« Folio », n° 3277).
DES CHRÉTIENS ET DES MAURES. Première édition en France en 1999 (« Folio », n° 3134).
LE SENS DE LA HOUPPELANDE. *Illustrations de Tardi* (« Futuropolis »/Gallimard).
LA DÉBAUCHE. *Bande dessinée illustrée par Tardi* (« Futuropolis »/Gallimard, puis « Folio BD », n° 5502).
AUX FRUITS DE LA PASSION (« Folio », n° 3434).
LE DICTATEUR ET LE HAMAC (« Folio », n° 4173).
MERCİ.
MERCİ *suivi de* MES ITALIENNES, chronique d'une aventure théâtrale *et de* MERCİ, adaptation théâtrale (« Folio », n° 4363).
MERCİ. *Mise en scène et réalisation de Jean-Michel Ribes. Musique* « Jeux pour deux », 1975, *de François Vercken* (« DVD » conception graphique d'Étienne Théry).
CHAGRIN D'ÉCOLE (« Folio », n° 4892). Prix Renaudot 2007.
JOURNAL D'UN CORPS (« Folio », n° 5733).
LE 6^e CONTINENT *suivi d'*ANCIEN MALADE DES HÔPITAUX DE PARIS.
ANCIEN MALADE DES HÔPITAUX DE PARIS (« Folio », n° 5873, « Écoutez lire »).

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

Dans la collection « Folio Junior »

- KAMO L'AGENCE BABEL, n° 800. *Illustrations de Jean-Philippe Chabot.*
L'ÉVASION DE KAMO, n° 801. *Illustrations de Jean-Philippe Chabot.*

Suite des œuvres de Daniel Pennac en fin de volume

LE CAS MALAUSSÈNE

I

DANIEL PENNAC

LE CAS
MALAUSSÈNE

I

Ils m'ont menti

roman

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
soixante exemplaires sur vélin rivolet
des papeteries Arjowiggins numérotés de 1 à 60.*

*Au Gamin
Pour Alice*

*et dans le souvenir
de Bernard, mon frère,
de Pierre Arènes
et de Jean Guerrin*

« J'écris comme on se noie,
c'est-à-dire très rarement. »

Christian MOUNIER

I

LA MEILLEURE

« Tu sais pas la meilleure ? »

César

1

Lapietà*¹ ? Georges ? Tu le connais, c'est le genre de type à se rouler dans la confiance comme un chien de ferme dans la fosse à purin. (Ce mouvement hélicoïdal qui les torchonne du museau jusqu'à la queue !) Il est pareil. Il en fout partout. Alors, autant entrer tout de suite dans l'intérieur de sa tête. Il n'y a pas d'indiscrétion, lui-même a tout raconté aux gosses ce jour-là. À commencer par la minutie avec laquelle il s'est préparé pour aller toucher son chèque. Et ses bonnes raisons de ne pas arriver à l'heure : J'ai toutes les cartes en main, j'arrive à mon heure, je palpe mon fric et on se tire en vacances, voilà ce qu'il voulait faire comprendre à l'aimable comité : Ménestrier*, Ritzman*, Vercel* et Gonzalès*. Des semaines passées à choisir son déguisement avec soin. Ariana*, un bermuda ? Si je me pointais en tongs et en bermuda, tu vois leur gueule ? Et une canne à pêche ? Tuc*, démerde-toi pour me dégoter une canne à pêche ! La plus ringarde possible, un truc en bambou, genre

1. Les noms suivis d'un astérisque renvoient au répertoire figurant à la fin de ce volume.

Charlot, tu vois ? Ah ! les imaginer poireautant avec ce chèque qui leur dévorait les tripes, poireautant dans le silence lambrissé du grand salon, remâchant l'opinion qu'ils avaient de lui, Georges Lapietà, mais fermant leurs quatre gueules, vu que tous les quatre avaient la queue prise dans le même chéquier. Arrête de te pomponner, Georges, tu te mets en retard. Justement, Ariana, c'est le meilleur de l'affaire. Ah ! le silence de leur attente. Le tintement des petites cuillers dans les tasses où le sucre ne se décide pas à fondre. Le va-et-vient des yeux entre leurs montres et la porte du grand salon. Les conversations avortées et lui qui n'arrive pas. Ariana, si tu demandais à Liouchka* de nous faire un autre caoua ? Il les avait voulu là tous les quatre, c'était une condition sine qua non. Eux ou la conférence de presse, au choix. Et pourquoi pas la conférence ? Why not, au fait ? Mais parce qu'il aurait publiquement détaillé la composition du chèque ! Parce qu'il aurait filé aux journalistes la recette de la bonne entente. Non, hein ? Alors non. Lui aussi aspirait à un plaisir plus secret. À cette remise de chèque, il voulait leurs quatre tronches pour lui tout seul. Il voulait leurs quatre poignées de main. Fermes, s'il vous plaît ! Il était capable de vous obliger à serrer sa main une deuxième fois. Connu pour. Et si la deuxième fois ne suffisait pas, il vous claquait la bise, publiquement, musicalement, ce qui laissait sur votre joue une petite flaque sensible aux objectifs, comme un argenté d'escargot. Discrétion dans la remise du chèque mais franchise dans le regard. Pas d'arrière-pensées entre nous. Cinq bons gars, tout à fait au courant des règles du jeu. Et qui seront sans doute amenés à retravailler

ensemble. Si, si, vous verrez. Ah ! autre chose. Leur laisser un souvenir olfactif. Qu'ils retournent à leurs affaires nimbés du parfum de son after-shave ! Pas de serrage de paluches, alors ! Une bonne accolade, plutôt ! Un abraço à la brésilienne, panse contre panse et dos claqués. Et leurs quatre costards bons à brûler. Tuc, tu me trouves l'after-shave le plus... le plus... inoubliable... dans le genre sirop... sucré... le plus... vulgaire... tenace dans la vulgarité... je t'ai bien élevé, tu sais ce qu'ils entendent par là... leur conception de la vulgarité... Voilà ! Tu m'en remplis la baignoire.

Des semaines de préparation. Et maintenant un petit café supplémentaire. Georges, arrête avec le café, tu ferais mieux d'y aller, vraiment ! Et soulage-toi avant de partir, c'est plus prudent. Ariana, je te jure qu'il n'y a pas le feu, ils ont le temps... Quant à pisser, je le ferai en rentrant, ce sera bien meilleur.

La question de la voiture était réglée depuis longtemps. Non, pas l'Aston Martin et pas de chauffeur ! Bermuda, canne à pêche... Tuc, tu me prêterais ta caisse ? Gentil, ça. Tu as une semaine pour la saloper convenablement. Débarquer dans la voiture de son fils. Un fils qui ne veut rien devoir à son père a nécessairement une bagnole pittoresque. En tout cas pour qui guette votre arrivée dans une cour d'honneur à travers les rideaux d'une fenêtre Renaissance.

*

Et c'est ainsi que nous y sommes. Georges Lapietà dans la Clio asthmatique, se trouvant assez ridicule tout

de même avec son bermuda, sa vieille canne à pêche, son after-shave, cette bagnole de gosse dont les vitres ne s'ouvrent plus et ce désir d'épate qui ne le lâchera jamais... La dérision... Un vrai ténia, chopé dans sa prime enfance... Un homme diablement sérieux pourtant. Dans les quinze premiers portefeuilles d'Europe, tout de même !

– Toi et tes tartarinades, lui a dit Tuc, tu es un oxymore, papa, voilà ce que tu es.

Instruisez vos enfants et ils vous épinglent dans la boîte à concepts. Encore que, pour ce qui était d'épingler... Tuc... C'est lui qui l'avait surnommé Tuc, son fils. À le voir aider les bonnes dès qu'il avait tenu sur ses jambes, faire son lit spontanément, débarrasser la table sans qu'on le lui demande, réparer des bricoles, retrouver ce que les uns et les autres perdaient dans la maison : Tuc. Travaux d'Utilité Collective. Et ça lui était resté. Ariana trouvait ça mignon. Elle préférait Tuc à Mimi, Chouchou, Titi, Zozo, les doubles syllabes échappées à ses attendrissements. Travaux d'Utilité Collective... C'est à quoi Georges Lapietà songe, ce lundi matin, rue des Archers, coincé derrière un camion de déménagement dont le chauffeur vide les derniers cartons en faisant signe que c'est une affaire de deux minutes. Certes, ça ajoute à son retard, mais Lapietà n'a jamais eu besoin d'aide. Pressé, tout à coup, il va sortir de la Clio quand la petite surgit.

Penchée sur lui, la raclette dans une main et le détergent dans l'autre, elle entreprend de nettoyer le pare-brise de Tuc. En temps ordinaire il ne l'aurait pas laissée faire, mais elle est venue avec ses seins. Ses seins !

Ses seins, nom d'une vierge ! Cette fois-ci, sûr et certain, il n'en a jamais vu d'aussi émouvants. Et Dieu sait ! Jamais. Deux apparitions aussitôt disparues, la mousse ayant recouvert toute la surface du pare-brise. Il se prend à attendre le premier coup de raclette, à espérer la résurrection de cette poitrine comme on guette sa propre peau après le passage du rasoir. Mais point de raclette. Rien que du blanc. Du blanc dans le rétroviseur aussi, plus de lunette arrière, et du blanc sur les vitres. Une sorte de chantilly. La Clio sous la neige comme tombée dans un conte d'hiver. Et cette secousse. Le nez de la voiture qui se soulève. Nom de Dieu on m'emmène en fourrière ou quoi ? Son pied écrasant vainement le frein. Sa main gauche arrachant la poignée de la portière. Verrouillée. L'autre aussi. Et la Clio qui grimpe une rampe, dans un roulement de treuil bien graissé. Pendant que blanchissent ses phalanges autour du volant, que monte son besoin de hurler, combattu par une soudaine torpeur... Dormir, se dit-il... dormir... ce n'est pas le...

Par les temps qui courent, moi, Benjamin Malaussène*, je vous mets au défi, qui que vous soyez, où que vous vous cachiez, quel que soit votre degré d'indifférence aux choses de ce monde, d'ignorer la dernière nouvelle, celle qui vient de sortir, la bien bonne qui va faire causer la France et grésiller les résosocios. Choisissez le cœur de l'été, dispersez votre progéniture, laissez votre compagne (Julie*, la journaliste à la crinière de lion et aux seins de légende) couvrir les sujets de son choix, refilez votre portable à un amateur de ball-trap, retirez-vous à mille lieues de toute ville, ici, sur le toit du Vercors*, à Font d'Urle, deux mille mètres au-dessus de tout, choisissez un ami muet – Robert* par exemple, il n'y a pas mieux pour la discrétion –, partez avec lui faire votre cueillette annuelle de myrtilles, peignez les buissons en silence, remplissez vos seaux en évitant de penser, même de songer, bref, œuvrez avec le dernier soin aux conditions de votre sérénité, eh bien, même là, au cœur de nulle part, parfaitement dissous en vous-même, vous n'empêchez pas la dernière nouvelle de vous éclater aux oreilles comme un pétard de 14 juillet !

Il suffit qu'un chien de traîneau un peu jeunet sorte de son enclos, qu'il vous voie, qu'il parcoure ventre à terre les cent mètres qui le séparent de vous, qu'il vous saute dessus toute langue dehors, poussé par l'atavique besoin d'affection de cette race inapte à la solitude canine, que ledit husky renverse votre seau de myrtilles, en éparpille le contenu dans un fou trémoussement, anticipe la confiture en piétinant frénétiquement cinq heures de cueillette, que, sur ces entrefaites, une brebis égarée se mette à bêler, que le chien se fige, que le loup en lui dresse soudain les oreilles, que vous vous disiez protégeons la brebis pour que le berger et le propriétaire du chien ne s'entre-tuent pas, que vous ôtiez votre ceinture pour improviser une laisse, que vous rameniez le chien à l'enclos, que vous y trouviez son maître (pas plus inquiet ni reconnaissant que ça, d'ailleurs), son maître, cette cascade de dreadlocks vert-de-gris qui a tout largué depuis quinze ans pour venir s'oublier ici, pour que son maître, le moins communicant des exilés de l'intérieur, le plus étranger à ce qui advient hors de son champ de vision, pour que cet effacé absolu vous dise, en levant à peine les yeux sur vous, trop occupé à protéger de la tramontane naissante la bonne herbe qu'il roule en guise de tabac, vous dise, d'une voix à peine audible :

– Tu sais pas la meilleure ?

Vous n'avez pas le temps d'objecter que les meilleures vous dépriment qu'il vous la sort en portant l'allumette à son cône :

– On a enlevé Georges Lapietà.

*

Le propre des meilleures, c'est qu'on les répète dès qu'on les apprend. Toujours. Même moi. À Robert, en l'occurrence, occupé à récupérer mes myrtilles.

– Il t'aimait, ce chien, dis donc.

C'est tout ce qu'il trouve à répondre.

Beaucoup plus tard, juste avant de me déposer chez moi :

– Tu t'imagines avec Lapietà dans ta cave ? Ils vont en chier, les pauvres.

– Robert, quelle heure est-il ?

Il me donne l'heure. C'est celle de mon rendez-vous avec Maracuja*.

– Il faut que j'appelle Sumatra.

– Embrasse Sumatra pour moi.

*

Maracuja à Sumatra, C'Est Un Ange* au Mali, et Monsieur Malaussène* dans le Nordeste brésilien. Mara, Mosma et Sept, aux trois coins du monde. Jadis, pour les vacances, on fourguait les enfants à leur grand-mère, à une colo ou, s'ils n'avaient pas assez bossé, on les jetait dans le cul-de-basse-fosse d'une boîte à bac. Depuis une quinzaine d'années, c'est le caritatif qui se charge des grandes vacances. L'ONG de service. Jusqu'aux antipodes. Mara, Mosma et Sept, travailleurs bénévoles au soulagement des hommes et des bêtes. Gratis. Et ils aiment ça. Et ils n'ont pas peur. T'inquiète pas, Ben, on te skype (cotisés, ils se sont, pour m'offrir l'ordinateur où skype), tu verras nos têtes ! Fais gaffe, avec les fuseaux